

La fiction de Jacques

Mohsen El Gharbi

Numéro 171 (2), 2019

#selfies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90838ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

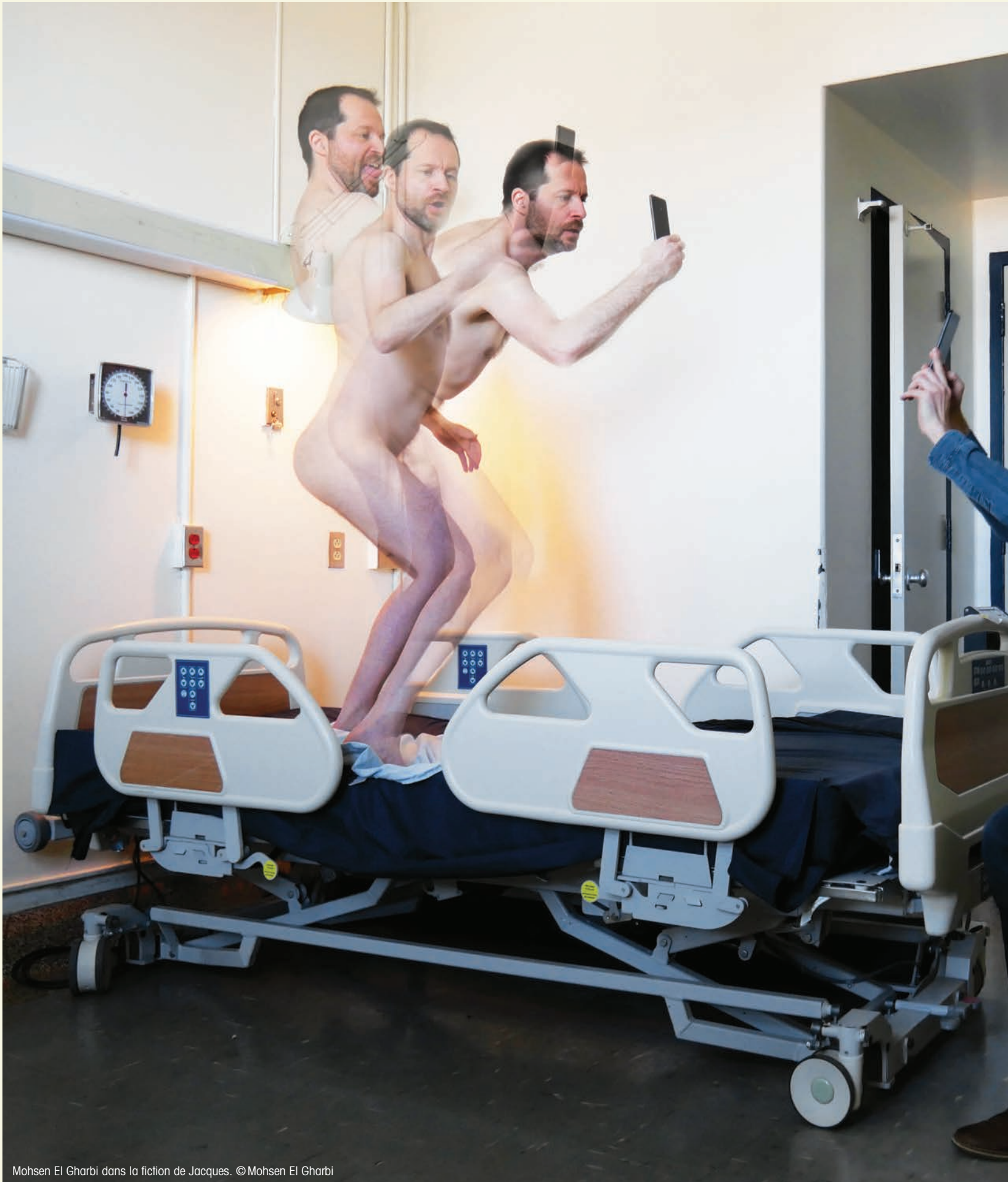
0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

El Gharbi, M. (2019). La fiction de Jacques. *Jeu*, (171), 44–49.





LA FICTION DE JACQUES

Mohsen El Gharbi

Un auteur d'autofiction, bien décidé à écrire l'histoire d'un autre, perdu dans la réalité virtuelle, se retrouve encore une fois face à lui-même.

C'est pas vrai, merde, mais merde, c'est quoi cette histoire, j'étais à deux doigts de finir cet article que j'avais composé en récit; j'avais même négocié 4000 caractères de plus à la rédaction de la revue *Jeu* (8000 pour un monologuiste, c'est la folie, ces gens-là ne connaissent pas ma torture!). Je tenais un truc, un truc pas mal du tout.

Jacques se réveille dans une chambre épurée: un lit, une chaise. Sur la table de nuit, un objet.

Jacques bouge son bras en direction de la chose, tremblant. Ses muscles ne sont pas atrophiés, mais ils sentent le geste inhabituel. Les séances quotidiennes de kinésithérapie l'ont aidé, mais ça, Jacques n'en sait encore rien. Il arrive à étendre complètement son bras vers la table de nuit et attrape cet objet rectangulaire en verre noir et aux bords argentés. Il le regarde un long moment, le retourne et revient de nouveau au recto. Il découvre soudain le reflet d'un visage, prend peur et frappe l'objet. Des lumières

transforment la boîte noire en un feu d'artifice de couleurs. Jacques, hypnotisé, a les pupilles grandes ouvertes. C'est à cet instant que Diane entre dans la chambre et se fige.

— Mon petit Jacques. Merci mon Dieu, merci, merci, dit-elle au moins mille fois tout en l'embrassant sur le front, la tête, la main. Elle le regarde comme s'il venait de naître. Jacques, lui, ne dit rien. C'est à son tour de rester figé.

Ils sont maintenant 13 autour du lit à constater le miracle. Diane, l'infirmière attirée, bien sûr, Julie la kiné, le médecin en chef, le médecin spécialiste et tout le personnel infirmier de l'étage.

*— Est-ce qu'il a dit quelque chose?
— Comment sont ses signes vitaux?
— Depuis quand il est réveillé?
— On dirait un enfant!
— Ça faisait combien de temps qu'il était comme ça ?*

Jacques s'agrippe à la plaque comme un enfant tiendrait son nounours et le monte



Omi Mouna (ou ma rencontre fantastique avec mon arrière-grand-mère), de et avec Mohsen El Gharbi (*L'Acteur en Marche*), présenté dans la salle intime du Théâtre Prospero en octobre 2018.
©Adrián Morillo

Si j'ai écrit cette histoire de Jacques, c'est peut-être moi que je veux réveiller du coma dans lequel je me mets en m'enchaînant devant les écrans et enfin trouver le courage, non pas de parler de moi, mais de commencer à écrire des histoires, celles des autres.

telle une couverture jusqu'à ses yeux pour créer un bouclier vitré. Diane, qui était restée à l'arrière attendant que tout le monde puisse constater ce qui était inattendu, se faufile entre le personnel, son corps bousculant les autres corps, les oblige à se déhancher pour la laisser passer. Elle arrive enfin près de Jacques, il est effrayé. Elle pose sa main sur sa jambe pour le rassurer. Julie se faufile aussi vers l'avant et arrive près de Jacques, de l'autre côté du lit. Elles commencent à le toucher, les jambes d'abord, puis les pieds et les bras, testant ainsi, du même coup, toutes les articulations et ses réflexes. Incroyable, les muscles répondent très bien. Les médecins et les autres membres de l'équipe s'approchent à leur tour pour le toucher. Vingt-six mains parcourent son corps. Jacques a une érection joyeuse. Du couloir, on entend le cœur éclater de rire.

Quand la poussière retombe (et que le membre a repris sa place initiale), Yves, le médecin en chef, dit: « Qui va s'occuper de lui? » Un grand silence s'est installé dans la chambre. Jacques est finalement un bébé de deux ans, orphelin endormi depuis 31 ans. Peu à peu, toute l'équipe médicale quitte la chambre, et Jacques se retrouve à nouveau seul avec son objet fétiche, serré contre lui, impossible de le lui retirer des mains.

Très vite, une routine s'installe: séances de réadaptation le matin, séances d'ergothérapie (gestes de base pour se nourrir, se laver, aller aux toilettes...), trois repas, une collation. Mais, pendant de nombreuses heures, Jacques reste seul dans sa chambre avec son miroir éclatant.

Petit à petit, il apprend à allumer son jouet, fait briller sa face, glisse les petits dessins de gauche à droite, tapote sur l'un ou l'autre, ses yeux balayent dans leurs orbites comme le museau d'une souris cherchant un morceau de fromage. Pourtant, aucun des 100 mots qu'il comprenait il y a 31 ans ne lui est revenu à l'esprit.

Trois mois ont passé et les progrès de Jacques sont fulgurants: il marche, mange et se lave

seul. Il utilise des gestes de base pour exprimer ses besoins vitaux. Personne ne se demande ce qu'il fait dans sa chambre toute la journée sur son bidule, peut-être parce que tout le monde y passe aussi un temps démesuré.

Diane est couchée. Sur la table de nuit, le téléphone commence à vibrer, à sonner, à sautiller même!

Diane prend son téléphone et découvre des centaines de notifications qui ne cessent d'apparaître sur l'écran. Facebook, Instagram, Twitter s'affolent sur sa machine. Diane est abasourdie, n'en comprend pas la provenance, l'origine et, pourtant, les notifications à son nom, sur ses profils, continuent de se bousculer.

Elle clique sur une des notifications pour découvrir une vidéo de 15 secondes de Jacques sur la terrasse du 9^e étage. Vidéo en contreplongée, on le voit s'éloigner de la caméra, nu à -22 degrés avec, en arrière-plan, les flocons qui tombent sur Montréal. La vidéo publiée il y a 6 minutes a déjà 3481 vues et 453 likes. Diane actualise son statut: « Je n'ai pas publié cette vidéo, j'ai prêté ma tablette à un de mes patients, il vient de sortir du coma après 31 ans, il n'a pas toute sa tête, svp, ne la partagez plus. » Elle supprime la vidéo de chacune de ses applications, mais c'est trop tard, elle s'est déjà envolée, partagée.

Dans la voiture, sur le chemin de l'hôpital, Diane essaie de suivre l'évolution de la vidéo sur les réseaux. Elle file à toute allure. Gare sa voiture en double file. Regarde à nouveau son téléphone. 3981 vues. Traverse le hall de l'hôpital. 4738 vues, 254 partages. Arrive devant l'ascenseur. 6467 vues, 339 partages. Appuie férocement sur le bouton de l'ascenseur. 8654 vues, 453 partages. Arrivée au 14^e étage, on est déjà à 9982 vues, et plus de 500 partages en une demi-heure.

Elle entre dans la chambre fluorescente, Jacques est debout sur son lit, nu, en train de se prendre en photo, sous tous les angles, la bite en érection. Il saute de joie, rit, frissonne, il est à deux doigts de la convulsion. Diane lui

arrache la tablette. Il rugit, saute sur elle, lui mord la main et la lui reprend avec force. Il se réfugie entre la table de nuit et le lit pour chercher des yeux les nuages de petits cœurs et de pouces en l'air qui envahissent l'écran comme des papillons. Sa deuxième vidéo a déjà 9875 vues. Il n'en sait rien, il ne sait pas lire, mais bande toujours sur le son des « bips » et des « klings » de la machine. (...)

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE... JACQUES

Alors que je savais qu'il fallait que j'écrive « sur ma démarche artistique sous forme d'égoportrait, en axant [le texte] sur ma relation avec l'autofiction », ce que je fais habituellement pour mes monologues, je continuais avec entêtement cette histoire de Jacques. Jacques me semblait un bon prénom. C'était celui de Jacques Brel, l'auteur que j'écoutais les livrets à la main et qui a brûlé sa vie dans ses textes. Jacques Brel le Belge, comme un de mes moi (je suis québécois, ou canadien, mais aussi belge et tunisien par mes grands-parents—flamand-catalan et tuniso-algéro-marocaine—voilà, vous savez tout!). Brel, c'est celui que je voudrais être, mais que je suis à mille lieues d'être, en fait. À une distance qui me met chaos à coup sûr, à tous les coups. Je suis plutôt ce Jacques, celui dans le coma.

Je suis ce petit garçon qui se réveille tous les jours et recommence à zéro. Ce Jacques-Mohsen qui a été frappé à deux mois par son père et qui se réveille à l'hôpital. Ses parents accidentés par la vie n'ont eu d'autre choix raisonnable que de l'envoyer au pensionnat à l'âge de 6 ans. Quand il revenait à la maison, le week-end, ils le livraient à la télé.

Je suis ce petit Jacques, qui se perd mille heures sur les réseaux sociaux. J'y cherche quelque chose, mais je ne sais pas trop quoi. Des fois, je me dis que c'est le courage; je ne travaille pas assez. Des fois, je me dis que j'y cherche des amis; je n'en ai pas assez. Pour vous dire la vérité, je ne sais pas. Il faut que je relise l'histoire de Jacques pour mieux me comprendre:



Omi Mouna (ou ma rencontre fantastique avec mon arrière-grand-mère), de et avec Mohsen El Gharbi (*L'Acteur en Marche*), présentée dans la salle intime du Théâtre Prospero en octobre 2018. ©Adrián Morillo

(...) Jacques s'arrête maintenant sur une photo et se prend en selfie dans la même pose, la même mimique, la même vibe pour entrer un instant dans la peau de l'autre. Jacques regarde la salle devant lui et, soudain, dans un élan qu'il ne peut retenir, quitte sa chambre et se lance dans le public. Il flotte sur les têtes illuminées, et plusieurs essayent de se prendre en selfie avec lui. On ne sait plus qui est qui. Sur les écrans, les selfies du public défilent en alternance avec ceux de Jacques, qui imite le public qui l'imité. (...)

Si j'ai écrit cette histoire de Jacques, c'est peut-être moi que je veux réveiller du coma dans lequel je me mets en m'enchaînant devant les écrans et enfin trouver le courage, non pas de parler de moi, mais de commencer à écrire des histoires, celles des autres. Je pourrais commencer par Diane, qui représente peut-être un peu ma mère, que je ne connais pas et qui est elle aussi dans le coma—celui de la maladie psychiatrique qui l'a empêchée de m'élever. Je lui en veux à un point tel que je l'ai abandonnée en Belgique, et me voici maintenant ici, à Montréal, noyant mon âme. Je pourrais écrire l'histoire de Maryse, celle que j'ai aimée secrètement à 16 ans et qui en avait 30. Celle qui était ma prof de néerlandais, ma langue maternelle. Celle avec qui je faisais l'amour à 18 ans alors qu'elle en avait 32, sur un lit qui couinait sous les toits d'un hôtel lugubre à deux pas de la station centrale d'Anvers. Ma ville natale.

Diane, c'est un peu ma mère, mais c'est aussi un peu Maryse, qui m'a aimé inconditionnellement. Pendant les deux ans qu'elle m'avait aimé, j'ai eu l'assurance que je pouvais changer le monde. Je n'avais aucun doute là-dessus et j'y travaillais d'arrache-pied, sans ménagement. Et quand elle m'a quitté pour «que je puisse vivre ma jeunesse», je n'ai plus jamais retrouvé cette force. Je suis tombé à nouveau dans le coma.

Et depuis, je sais que je l'ai cherchée partout, dans les images, dans les regards et aussi sur les murs de mon Facebook. Je l'ai cherchée

dans un océan de draps. Quand j'étais seul, je rêvais que mille mains me caressaient pour me rassurer et ça me faisait bander ; je jouissais gaiement, comme Jacques. Alors qu'il me suffirait de retourner voir ma mère à Anvers pour prendre dans les bras cette femme que je ne connais pas, qui m'a abandonné sous les coups de mon père et, enfin, lui pardonner.

Et je suis là, assis à ma table, luttant pour ne pas aller sur Facebook et finir d'écrire cette histoire, celle qui sauve ma vie, pour ne pas finir comme Jacques, qui ne désire plus qu'être ce qu'il voit, devenir les autres par mimétisme. Jacques, le maître incontesté du *selfie*, photographe de lui en l'autre, une forme de jeu d'acteur de l'instantané. Le plus petit acte de l'acteur en quelque sorte, reproduire la scène statique de l'ego de quelqu'un. Le seul moyen narratif qu'il déploie pour se plonger dans la mer des identités perdues et blessées.

C'est pas vrai, merde, mais merde, c'est quoi cette histoire, j'étais à deux doigts de finir, j'y arrive pas, c'est plus fort que moi, je parle encore de moi.

Pour lire la suite de l'histoire de Jacques : <http://www.mohsenelgharbi.net/jacques-se-reveille>

mot de passe : #JacquesCestPasMohsen •



Mohsen El Gharbi a écrit un duo et cinq monologues. Bien souvent des autofictions absurdes : un terroriste raté se fait renvoyer d'Al-Qaïda (*Juste pour mourir*) ou un acteur tombe au bord de la folie en préparant le rôle d'un meurtrier de masse (*Le Dernier Rôle*) ou Mohsen devenu invisible en 1912 (*Omi Mouna*). Son intention est de quitter l'auto pour aller vers la fiction.